

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jean-François Chassay, Carole Massé, Olga Duhamel-Noyer

Hugues Corriveau

Number 139, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62415ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2010). Review of [Jean-François Chassay, Carole Massé, Olga Duhamel-Noyer]. *Lettres québécoises*, (139), 22–23.

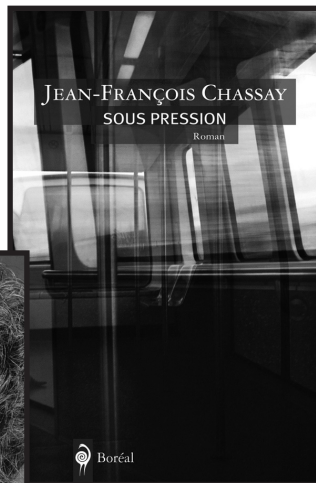


Jean-François Chassay, *Sous pression*,
Montréal, Boréal, 2010, 232 p., 25,95 \$.

La tentation de la fin

Chronique d'un suicide annoncé, *Sous pression* met en scène un personnage qui, décidé à se tracter dans les vingt-quatre heures, met son projet en suspens afin de convier neuf de ses amis à le convaincre de rester en vie.

Mais qui rencontre-t-il, au juste, ce scientifique de quarante-sept ans, lassé de tout, de lui-même au premier chef? Une cohorte de vilains petits canards qui ne savent pas vraiment comment se dépatouiller avec cet olibrius mal fichu auquel ils doivent chanter les louanges de la vie vraie. Et on



JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

se rendra vite compte qu'entonner l'hymne à la joie de vivre n'est pas donné à tout le monde. Lui, il parle peu, et le romancier le décrit au *il*, personnage distancié de sa propre histoire. Ceux qui disent *je*, ce sont ceux et celles qui soliloquent, jacassent sur le chemin de la fin. Ils ont été appelés,

élus en quelque sorte, pour sauver la vie de l'atrabilaire mélancolique. Les vannes ouvertes, ils ne trouvent rien de mieux que se raconter eux-mêmes, étaler leurs déboires, leurs échecs et leurs doutes, ils n'ont d'autre solution qu'engueuler le pauvre décati afin de l'empêcher de passer à l'acte.

LIAISONS DANGEREUSES

Mais l'humour dans tout cela vient du fait que Chassay crée volontairement un malaise croissant, une sorte de découragement latent qui sourd de ce que les histoires, les unes aux autres ajoutées, sont rien moins que déprimantes. Qui aurait les amis dont le pauvre mal fichu s'entoure trouverait mille raisons de se tracter *allegro*. Et le grand intérêt de ce livre fabuleux et fascinant tient à cette quête de positivisme toujours néantisé en quelque sorte par la pléthore de déboires, de petites faillites, de mauvaises consciences que chacun accumule. Tous et toutes disent au pauvre bougre qu'eux, malgré tout et contre tout, vivent. La grande leçon venant de cette déprimante évidence proposée par les appelés : « Si nous en

sommes capables, toi aussi, tu peux bien dépasser tes propres limites sentimentales, professionnelles ou personnelles. » Belles raisons de vivre que celles-là!

FAIS COMME MOI !

En un tour de la métropole qu'il trouve laide à faire peur, le futur mort rencontre d'abord Diane, dynamique sportive aérobic, qui l'encourage à soigner son corps afin que la saine mécanique de son *body* lui assure une salvatrice rédemption. Vient ensuite Éric, psychologue, qui farfouille dans ses mots et dans ses œufs. « Le maître de Hank », vétérinaire spongieux, suggère l'achat d'un chien; Françoise, physicienne comme lui, essaie de lui prouver que l'amour ne sauve de rien; Robert, au Jardin botanique, ne sait qu'imaginer la génétique pour expliquer son comportement déviant; quant au cinéaste, obsédé par les souffrances et les frustrations catholico-nationales, il essaie de le transformer en créateur et artiste; Stéphane, détestant l'atmosphère du lieu du rendez-vous, gueule et le met à mal, victime de sa colère ontologique; sa belle-sœur passe proche de l'endormir sous le rouge tonitruant des viandes et des vins; Camille, le cuisinier de talent, lui parle de sa passion invétérée pour les couteaux, comme si un emballement pour la collection s'offrait à lui telle une panacée. Mais l'ultime leçon, il la tire de lui-même, de l'inexorable solitude à laquelle il est refoulé. Et le dernier rêve surgit des images du corps comestible: se retrouver émincé comme un tartare cru, sous les couteaux de Camille, assassiné.

ULTIME RÉUSSITE

Ce roman formidable tient le pari de parler de la mort avec humour et de la vie en termes assez mortifères. Ce roman « monologué » s'offre comme un miroir cruel de notre propre réalité, mélangeant savoir et inculture, compassion et égoïsme.

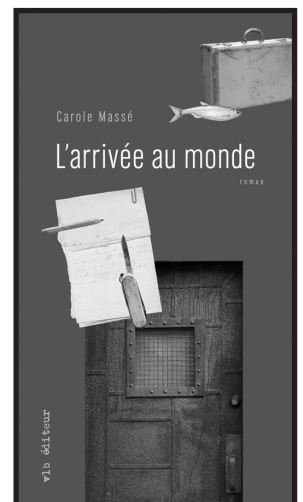


Carole Massé, *L'arrivée au monde*, Montréal,
VLB éditeur, 2010, 80 p., 15,95 \$.

Les triplets prisonniers

Maman partie, papa devient un géôlier monstrueux. Une sorte de déréliction affective le rend inapte devant son fils et ses deux filles qu'il garde à vue, qui survivent malgré tout dans l'attente de l'improbable retour de la mère.

Aucun lieu défini, un no man's land aux allures de manoir lugubre. Le père nourrit les enfants de poissons crus et les prive de tendresse. Ils vont nus et regardent la grande porte toujours verrouillée avec l'indéflectible espoir d'une délivrance. Et même les enfants entre eux semblent dépourvus de sentiments amoureux. Coques maganées. C'est la dernière-née qui écrit, qui parle de Jade et de José. Leur vie n'est qu'une station prolongée dans la durée létale. Ils souffrent et





CAROLE MASSÉ

Beau roman que celui-là. Intense traversée des émotions folles et déroutantes qui disent la force intrinsèque de l'être humain [...].

couvent en silence une vengeance inéluctable contre le père. Elle viendra. Jade ne pourra pas fuir, gardienne des lieux à jamais, José aimera vainement une femme qui le laissera à son irrémédiable fin, la narratrice arrive à elle-même comme dernière destination, blanc univers restreint qui la clôt et la claustré.

LA CARENCE

On ne peut pas ne pas penser au *Grand cahier* d'Agota Kristof, impossible non plus de ne pas évoquer *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy: même isolement, même attrait pour la ville lointaine et anonyme, cadavre aussi, méchanceté et désespoir. Carole Massé a bien fait de ne pas restreindre son désir de raconter cette histoire de jumeaux mal en point, de ne pas se laisser museler parce que d'autres auteurs avaient visité les lieux avant elle. Elle a sa propre manière de redonner vie à la souffrance morale. Son style est ici particulièrement achevé, allant franchement du côté de la poésie en vers libres, dans les retranchements les plus aigus de l'indicible.

DÉSARROI

Le roman, toutes désespérées qu'en soient les conclusions, offre singulièrement prise au sens le plus fort de la survie, au besoin de se sortir du sordide. Si la mort du père est le prix à payer pour qu'advienne au moins un petit espoir de recommencer leur vie, les triplets iront au front pour trouver la clé des songes et de l'ailleurs. Beau roman que celui-là. Intense traversée des émotions folles et déroutantes qui disent la force intrinsèque de l'être humain quand tenaille au cœur un irrépressible besoin d'accomplissement, quelle qu'en soit l'issue.



Olga Duhamel-Noyer, *Destin*, Montréal, Hélotrope, 2009, 162 p., 21,95 \$.

Vivre aux dépens des autres

Olga met Olga en scène autour d'amours clandestines et largement arrosées. Olga aurait, semble-t-il, un *Destin*, mais bien mal nous prend d'en chercher l'exceptionnelle volupté.

Je t'attire, tu m'attires, on s'attire: éternelle histoire! Qu'on soit entre filles, entre garçons ou entre couples hétérosexuels, toujours la même chose! Et c'est de ça que joue Olga Duhamel-Noyer, de cette propension à ne pouvoir se passer des autres, à n'être jamais autonome en rien, l'insuffisance des sentiments en prime. Ce faux roman (une autofiction qui cachera mal sa nature véritable?) tergiverse sans cesse, hésite, mimant le dilettantisme effréné des protagonistes, soumis aux attraits fugaces, et parfois tristes, des corps et des sentiments qui se croisent. Et pourtant, on traverse ces histoires pleines de clichés, ces «pousoirs» et repoussoirs, avec une certaine fascination, parce que la faune qui s'y débat n'est pas tout à fait habituelle. Mais est-ce suffisant pour faire un grand livre? Oh! Que non! Et sa nomination au Prix des libraires 2010 est tout simplement stupéfiante.



OLGA DUHAMEL-NOYER

L'ART DE LA FUGUE

Soit! L'intérêt, ou la curiosité, pour mieux dire, est soutenue! Comment ne pas accompagner ces tergiversations sans fin, ces déplacements d'un pays à un autre, sans garder l'œil un peu ouvert. Mais cela ne suffit pas à mes yeux à éviter de sombrer trop souvent dans l'exotisme de pacotille, surtout dans les restanques, surtout dans une île déserte du fleuve Saint-Laurent en face de Montréal, surtout quand on habite un appartement déglingué sous le pont Jacques-Cartier. Trop c'est trop, dirait l'autre. D'autant qu'on passe d'un club de danseurs nus à quelque club de lesbiennes, d'autant qu'on se fait faire un enfant comme par dépit, qu'on s'amourache un peu n'importe comment, qu'on squatte pendant des années la vie des autres. Mais qu'y a-t-il là de si effervescent qu'on ne sache plus très bien si on va se noyer dans de l'eau de rose ou de boudin?

ÉMOTION ADOLESCENTE

Si Olga est troublée par les femmes, c'est qu'elle fut émue par un baiser entre deux femmes dans un film de guerre qu'elle a vu à Canterbury, quand elle avait 13 ans, en 1983. Le cœur en chamade, la voici tourneboulée à vie. Et Sonny arrivera dans son existence comme l'éclair tant attendu, sorte de Rudolfo Valentino du temps du muet qui faisait se pâmer bellâtres et belles beautés. Sonny, voguant d'un saphisme *soft* à des amours masculines sans y regarder de trop près, accouchera d'Hadrien, que l'amoureuse-narratrice un peu boniche dorlotera bien un peu beaucoup. Et voilà. Des allers et retours entre la France et le Québec nous transporteront souvent à travers «les eaux glacées du temps» (comme le dit, en une image cucul la praline, la quatrième de couverture). Bien difficile de suivre un fil quelconque en ce récit, tellement hop! on est ici! et hop! on est là-bas! ballottés que nous sommes d'une amourette à une passion, d'un devoir à un ennui lancinant, d'une quête à un abandon. Ça pourrait être extrêmement mauvais, or, c'est tout juste assez trépidant pour soulever notre appétit d'en savoir un peu plus sur les souffrances et soupirs de la dame au rêve de pellicule. ■